

Et je ne doute point que ce généreux zèle,
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'edt contre les efforts d'un indigne projet
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable ;
On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi
Le comte votre père a fait pour le feu roi ;
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
Il donne en ses Etats un asile à mon frère.
Quatre lustres entiers il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort ;
Et, pour rendre à son front l'honneur d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content ? et ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds ?
Quoi ! votre âme, seigneur, serait-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée ?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qui ne vienne de vous ?
Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE. Oui, madame, mon cœur doit cesser de se plaindre ;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre :
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
Mais, hélas ! de mes maux ce n'est pas là le pire
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée :
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi,
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux destins au prince de Navarre.
Ah ! madame ! faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étais flatté ?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

DON ELVIRE. Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander ;
Et sur cette froideur qui semble vous confondre
Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos soins ne sauraient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer ;
Et je la crois cette âme et trop noble et trop haute
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité ;
Si vous pouvez m'offrir sans beaucoup d'injustice
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, seigneur, c'est un crime ; et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour
Plutôt que de pencher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse.
Ce que, pour un ingrat, car vous l'êtes, seigneur,
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur ;
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème :
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE. Ah ! madame ! à mes yeux n'offrez point son mérite,
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte ;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine

L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne ;
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,
Qui n'ait, dans ses douceurs, fait jeter à mon âme
Quelques tristes regards vers sa première flamme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il faut vous tout dire ;
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais après mes efforts ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurais souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;
Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable ;
Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable ?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle ;
Son cœur en me perdant ne perd qu'un infidèle ;
D'un pareil déplaisir on se peut consoler :
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalier,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DON ELVIRE. Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir ;
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir :
Il peut bien quelquefois montrer quelque faiblesse ;
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse...

SCÈNE III.

DON GARCIE, DON ELVIRE, DON ALPHONSE, cru DON SYLVE.

DON GARCIE. Madame, mon abord, comme je connais bien,
Assez mal à propos trouble votre entretien ;
Et mes pas, en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyaient pas trouver si bonne compagnie.

DON ELVIRE. Cette vue, en effet, surprend au dernier point ;
Et, de même que vous, je ne l'attendais point.

DON GARCIE. Oui, madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez pas instruite.

(A don Sylve.) Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudrait vous rendre.

DON ALPHONSE. Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, seigneur, j'aurais eu tort,
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

DON GARCIE. Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins ;
Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée,
Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques ?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,
Trouver cette action trop indigne de vous ?

DON ALPHONSE. Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité ;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise ;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires,
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DON ELVIRE (à don Garcie). Prince, vous avez tort ; et sa visite est telle,
Que vous...

DON GARCIE. Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame ; et votre esprit devrait feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DON ELVIRE. Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ELVIRE, DON ALVAR.

DON ELVIRE. Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette plaie en mon cœur ne saurait se guérir ;
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je déière ?
Non, non, il a poussé trop avant ma colère ;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

DON ALVAR. Madame, il fait pitié ; jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense ;
Et, si dans sa douleur vous le considérez,
Il toucherait votre âme et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avait mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le prince a cru l'avis, et son amour séduit
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit.
Mais d'une telle erreur son âme est revenue ;
Votre innocence enfin lui vient d'être connue ;
Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DON ELVIRE. Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence !
Il n'en a pas encore une entière assurance ;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR. Madame, il sait trop bien...

DON ELVIRE. Mais, don Alvar, de grâce,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse ;
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR. Madame, ce peut être une lausse nouvelle ;
Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

DON ELVIRE. De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

DON ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE. J'attendais qu'il sortit, madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre âme respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de don Ignés peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.
DON ELVIRE. Élise, il faut le voir ; qu'il vienne promptement.
ÉLISE. Mais il veut n'être vu que de vous seulement ;
Et, par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoin vous rendre sa visite.
DON ELVIRE. Eh bien ! nous serons seuls, et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte !
O destins ! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

SCÈNE III.

DON PÈDRE, ÉLISE.

ÉLISE. Où... ?
DON PÈDRE. Si vous me cherchez, madame, me voici.
ÉLISE. En quel lieu votre maître ?

DON PÈDRE. Il est proche d'ici.
Le ferai-je venir ?
ÉLISE. Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne verra d'aucuns yeux éclairés.
(Seule.) Je ne sais quel secret en doit être auguré ;
Tant de précautions qu'il affecte de prendre ..
Mais le voici déjà.

SCÈNE IV.

DONE IGNÈS, déguisée en homme ; ÉLISE.

ÉLISE. Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je ! Ah ! madame, mes yeux...
D'IGNÈS. Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents ;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable
Pour qui j'aurais souffert une mort véritable ;
Et sous cet équipage et le bruit de ma mort
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourrait dans ces lieux persécuter ma fuite.
ÉLISE. Ma surprise en public eût trahi vos desirs
Mais allez là-dedans étouffer des soupirs,
Et des charmant transports d'une pleine allégresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse ;
Vous la trouverez seule ; elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre, et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V.

DON ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE. Vois-je pas don Alvar ?
DON ALVAR. Le prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien.
Son âme a des transports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON GARCIE. Ah ! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Elise, et prends pitié d'un cœur infortuné
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.
ÉLISE. C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrais le tourment qui vous presse.
Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement ;
Et, puisqu'elle vous blâme et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serais complaisant et voudrais m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode ;
Et cent devoirs font moins que ces ajustements
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments.
L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.
DON GARCIE. Je le sais : mais, hélas ! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
Un piège dont mon cœur ne saurait se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse ;
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avait séduit
Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirais l'atteinte
À lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son cœur pure infidélité,
Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉLISE. Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.
DON GARCIE. Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voie ;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie :
Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dédain...
ÉLISE. De grâce, diffère l'effet de ce dessein.
DON GARCIE. Non, ne m'oppose point une excuse frivole.
ÉLISE (à part). Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de la faire en aller.
(A don Garcia.) Demeurez donc, seigneur, je m'en vais lui parler.
DON GARCIE. Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense ;
Que don Lope jamais...

SCÈNE VII.

DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE (regardant par la porte qu'Elise a laissée entr'ouverte).
Que vois-je, ô justes cieux !
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux !
Ah ! sans doute, ils me sont des témoins trop fidèles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles ;
Voici le coup fatal qui devait m'accabler :
Et quand par des soupçons je me sentais troubler,
C'était, c'était le ciel, dont la sourde menace
Présageait à mon cœur cette horrible disgrâce.
DON ALVAR. Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse émuvoier ?
DON GARCIE. J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir ;
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonnerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Le destin... Je ne saurais parler.
DON ALVAR. Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.
DON GARCIE. J'ai vu... Vengeance, ô ciel !
DON ALVAR. Quelle atteinte soudaine ?...
DON GARCIE. J'en mourrai, don Alvar, la chose est bien certaine.
DON ALVAR. Mais seigneur, qui pourrait... ?
DON GARCIE. Ah ! tout est ruiné !
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné !
Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire ?
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire !
DON ALVAR. Ah ! seigneur, la princesse est vertueuse au point...
DON GARCIE. Ah ! sur ce que j'ai vu ne me conteste point,
Don Alvar ; c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.
DON ALVAR. Seigneur nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant,
Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie
Se puisse...
DON GARCIE. Don Alvar, laissez-moi, je vous prie :
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.
DON ALVAR (à part). Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.
DON GARCIE. Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir...
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCÈNE VIII.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE. Eh bien ! que voulez-vous ? et quel espoir de grâce,
Après vos procédés peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?
DON GARCIE. Que toutes les horreurs dont une âme est capable
À vos déloyautés n'ont rien de comparable :
Que le sort, les démons et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.
D'ELVIRE. Ah ! vraiment, j'attendais l'excuse d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.
DON GARCIE. Oui, oui, c'en est un autre ; et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras :
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'était inconnu ?
O ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez, maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme ;

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme,
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur ;
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens ;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.
D'ELVIRE. Assez paisiblement vous a-t-on écouté ?
Et pourrai-je, à mon tour, parler en liberté ?
DON GARCIE. Et par quels beaux discours que l'artifice inspire ?...
D'ELVIRE. Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr ;
Sinon, faites au moins que je puisse jour
De deux ou trois moments de paisible audience.
DON GARCIE. Eh bien ! j'écoute. Oh ! ciel, quelle est ma patience !
D'ELVIRE. Je force ma colère, et veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.
DON GARCIE. C'est que vous voyez bien...
D'ELVIRE. Ah ! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plu ; rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, et jamais, sous les cieux,
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter ;
Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime ;
Rien au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux
Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...
(Don Garcia montre de l'impatience pour parler.)
Ah ! surtout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,
Il voudrait contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
Aucune occasion de soupçonner mon âme ;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loïn d'agir en amant qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
À pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect ;
A toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devrait me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
J'aurais tort de vouloir démentir votre vue,
Et votre âme sans doute a dû paraître émue.

DON GARCIE. Et n'est-ce pas... ?
D'ELVIRE. Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accoblisse ;
Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire choir ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,

Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi ;
Si de vos sentiments la prompte déférence
Vient sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime ;
Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous ;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour et mes vœux et ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que vais dire :
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux ;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous pouvez donner mon cœur et ma naissance,
Et que de votre esprit les ombres puissants
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
Je suis prête à le faire, et vous serez content :
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant.
À mes vœux pour jamais renoncer de vous-même :
Et j'atteste du ciel la puissance suprême
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire :
Avisiez maintenant celui qui peut vous plaire.
DON GARCIE. Juste ciel ! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté !
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie !
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur !
Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traités yeux !
Parce qu'on est surprise et qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse,
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment.
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
Et votre âme, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre :
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.
D'ELVIRE. Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de done Elvire.
DON GARCIE. Soit : je souscris à tout ; et mes vœux, aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.
D'ELVIRE. Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.
DON GARCIE. Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites ;
Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir :
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.
D'ELVIRE. Ah ! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté :
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice ;
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
Elise... (A don Garcia.) A cet éclat vous voulez me forcer ;
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

SCÈNE IX.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE (à Elise). Faites un peu sortir la personne chérie...
Allez, vous m'entendez ; dites que je l'en prie.
DON GARCIE. Et je puis !...
D'ELVIRE. Attendez, vous serez satisfait.
ÉLISE (à part, en sortant).

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.
 DONE ELVIRE. Prenez garde qu'au moins cette noble colère
 Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;
 Et surtout désormais songez bien à quel prix
 Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCÈNE X.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DONE IGNÈS, déguisée en homme;
 ELISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE (à don Garcie, en lui montrant done Ignès).
 Voici, grâce au ciel, ce qui les a fait naître;
 Ces soupçons obligants que l'on me fait paraître;
 Voyez bien ce visage, et si de done Ignès
 Vos yeux au même instant n'y connaissent les traits.

DON GARCIE. O ciel!

DONE ELVIRE. Si la fureur dont votre âme est émue
 Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
 Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
 Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
 Sa mort est une adresse au besoin inventée
 Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
 Et sous un tel habit elle cachait son sort,
 Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
 (A done Ignès.) Madame, pardonnez s'il faut que je consente
 A trahir vos secrets et tromper votre attente:
 Je me vois exposée à sa témérité:
 Toutes mes actions n'ont plus de liberté;
 Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
 Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
 Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
 De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
 Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
 Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.
 (A don Garcie.) Jouissez à cette heure en tyran absolu
 De l'éclaircissement que vous avez voulu;
 Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
 De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;
 Et, si je puis jamais oublier mes serments,
 Tombent sur moi du ciel les plus grands châtements!
 Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre.
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre!
 Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
 Evitons les effets de sa rage animée,
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
 Que pour nous voir bientôt allraichir de ses mains.

DONE IGNÈS (à don Garcie). Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
 A la même vertu vient de faire une offense.

SCÈNE XI.

DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE. Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
 Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
 Et ne laissent plus voir à mon âme abattue
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!
 Ah! don Alvar, je vois que vous avez raison;
 Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison,
 Et, par un trait fatal de sa rigueur extrême,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
 Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
 Si, par ces mouvements qui font toute ma peine,
 Cet amour à tout coup se rend digne de haine,
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas:
 Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre?
 Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimais à vivre.
 Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
 Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR. Seigneur...

DON GARCIE. Non, don Alvar, ma mort est nécessaire;
 Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire;
 Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
 Rende à cette princesse un service éclatant;
 Et je veux me chercher dans cette illustre envie
 Les moyens glorieux de sortir de la vie;
 Faire, par un grand coup qui signale ma foi,

Qu'en expirant pour elle elle ait regret à moi,
 Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée:
 « C'est par son trop d'amour qu'il m'avait outragée. »
 Il faut que de ma main un illustre attentat
 Porte une mort trop due au sein de Maurégat.
 Que j'aie prévenir par une belle audace
 Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
 Et j'aurai la douceur, dans mon instant fatal,
 De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR. Un service, seigneur de cette conséquence

Aurait bien le pouvoir d'effacer votre offense:
 Mais hasarder...

DON GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
 Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR. Oui, jamais il ne fut de si rude surprise
 Il venait de former cette haute entreprise:
 A l'avidité d'immoler Maurégat
 De son prompt désespoir il tournait tout l'éclat;
 Ses soins précipités voulaient à son courage
 De cette juste mort assurer l'avantage,
 Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui
 Qu'un rival partageait cette gloire avec lui.
 Il sortait de ces murs, quand un bruit trop fidèle
 Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
 Que ce même rival qu'il voulait prévenir
 A remporté l'honneur qu'il pensait obtenir,
 L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
 Et poussé dans ce jour don Alphonse à paraître,
 Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
 Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur.
 Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
 On entend publier que c'est la récompense
 Dont il prétend payer le service éclatant
 Du bras qui lui fait jour au trône qu'il attend.

ÉLISE. Oui, done Elvire a su ces nouvelles semées,
 Et du vieux don Louis les trouve confirmées,
 Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
 De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour.
 Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
 Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
 Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
 Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DON ALVAR. Ce coup au cœur du prince...

ÉLISE. Est sans doute bien rude;
 Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
 Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
 Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
 Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante
 La princesse ait fait voir une âme fort contente
 De ce frère qui vient, et de la lettre aussi:
 Mais...

SCÈNE II.

DONE ELVIRE, DONE IGNÈS déguisée en homme; ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE. Faites, don Alvar, venir le prince ici. (Don Alvar sort.)
 Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
 Sur cet événement dont on surprend mon âme;
 Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
 Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
 Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre;
 Sans lui laisser ma haine il est assez à plaindre;
 Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
 N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.
 Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
 A jamais n'être à lui me tenait engagée;
 Mais quand par les destins il est exécuté,
 J'y vois pour son amour trop de sévérité;
 Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
 M'efface son offense et lui rend ma tendresse.

Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
 Laisse à leur cruauté désarmer mon courroux,
 Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
 A consoler le sort d'un amant misérable:
 Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
 Cette compassion que je lui veux prêter.
 DONE IGNÈS. Madame, on aurait tort de trouver à redire
 Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire;
 Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
 De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS déguisée en homme; ÉLISE.

DON GARCIE. Madame, avec quel front faut-il que je m'avance
 Quand je viens vous offrir l'odieuse présence?
 DONE ELVIRE. Prince, ne parlons plus de mon ressentiment:
 Votre sort dans mon âme a fait du changement;
 Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
 Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
 Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
 Que fait sur lui du ciel éclater le courroux;
 Bien que ses noirs soupçons aient offensé ma gloire
 Par des indignités qu'on aurait peine à croire;
 J'avouerais toutefois que je plains son malheur
 Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
 Que je hais les faveurs de ce fameux service,
 Lorsqu'un vent de mon cœur lui fait un sacrifice,
 Et voudrais bien pouvoir racheter les moments
 Où le sort contre vous n'aurait que mes serments.
 Mais enfin vous savez comme nos destinées
 Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
 Et que l'ordre des ciels, pour disposer de moi,
 Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi.
 Cédez comme moi, prince, à cette violence
 Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
 Et si de votre amour les déplaisirs sont grands,
 Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
 Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
 Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:
 Ce vous serait, sans doute, un indigne transport
 De vouloir dans vos maux lutter contre le sort.
 Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
 La soumission prompte est grandeur de courage.
 Ne résistez donc point à ses coups éclatants:
 Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends;
 Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
 Ce que mon triste cœur a résolu de rendre.
 Et ce fatal hommage où mes vœux sont forcés
 Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE. C'est faire voir, madame, une bonté trop rare
 Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare:
 Sur moi, sans de tels soins, vous pouvez laisser choir
 Le foudre rigoureux de tout votre devoir.

En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.
 J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire;
 Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
 Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
 Par où pourrais-je, hélas! dans ma vaste disgrâce,
 Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
 Mon amour s'est rendu mille fois odieux;
 Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
 Et lorsque, par un juste et fameux sacrifice,
 Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
 Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
 De me voir prévenir par le bras d'un rival.
 Madame, après cela je n'ai rien à prétendre;
 Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;
 Et je le vois venir sans oser contre lui
 Tenter de votre cœur le favorable appui.
 Ce qui peut me rester, dans mon malheur extrême,
 C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
 Et faire que ma mort, propice à mes désirs,
 Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
 Oui, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
 Et déjà mon rival commence de paraître;
 De Léon vers ces murs il semble avoir volé
 Pour recevoir le prix du tyran immolé.
 Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
 Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance:
 Il n'est effort humain que, pour vous conserver,
 Si vous y consentez, je ne puisse braver.
 Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,

A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire;
 Et je ne voudrais pas par des efforts trop vains
 Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins:
 Non, je ne constrains point vos sentiments, madame;
 Je vais en liberté laisser toute votre âme,
 Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
 Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCÈNE IV.

DONE ELVIRE, DONE IGNÈS déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE. Madame, au désespoir où son destin l'expose,
 De tous mes déplaisirs n'imputez point la cause.
 Vous me rendez justice en croyant que mon cœur
 Fait de vos intérêts sa plus vive douleur;
 Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
 Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,
 C'est de voir que du ciel le funeste courroux
 Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
 Et rendu mes regards coupables d'une flamme
 Qui traite indignement les bontés de votre âme.

DONE IGNÈS. C'est un événement dont sans doute vos yeux
 N'ont point pour moi, madame, à quereller les ciels.
 Si les faibles attraits qu'étoit mon visage
 M'exposaient aux destins de souffrir un volage,
 Le ciel ne pouvait mieux m'adoucir de tels coups,
 Quand pour m'ôter ce cœur il s'est servi de vous;
 Et mon front ne doit point rongir d'une inconstance
 Qui de vos traits aux miens marque la différence.
 Si pour ce changement je pousse des soupirs,
 Ils viennent de le voir fatal à vos désirs:
 Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
 Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
 Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
 Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

DONE ELVIRE. Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
 Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
 Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux
 Nous aurait épargné des troubles si fâcheux:
 Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
 Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
 Eussent pu renvoyer...

DONE IGNÈS.

Madame, le voici.

DONE ELVIRE. Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici:
 Ne sortez point, madame; et, dans un tel martyre,
 Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGNÈS. Madame, j'y consens, quoique je sache bien
 Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE. Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
 Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCÈNE V.

DON ALPHONSE, cru DON SYLVE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE. Avant que vous parliez, je demande instamment
 Que vous daigniez, seigneur, m'écrire un moment.
 Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
 Porté de votre bras les soudaines merveilles;
 Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
 Il donne à nos destins ces succès éclatants.
 Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
 Ne saurait demander trop de reconnaissance,
 Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
 Qui replace mon frère au trône paternel;
 Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,
 Usez en généreux de tous vos avantages,
 Et ne permettez pas que ce coup glorieux
 Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;
 Que votre amour qui sait quel intérêt m'anime,
 S'obstine à triompher d'un refus légitime,
 Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,
 Commence d'être roi pour me tyranniser.
 Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
 Il peut mieux honorer votre haute vaillance:
 Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas
 Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
 Peut-on être jamais satisfait en soi-même
 Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
 C'est un triste avantage; et l'amant généreux
 A ces conditions refuse d'être heureux.